

fiantes et l'ordre fut donné à l'aubergiste, revenu de ses terreurs, de servir à déjeuner aux deux grands élanqués dont la présence inattendue avait été sur le point de faire couler des flots de sang sur le sol paisible de l'auberge de la *Belle Hôtesse*.

Quelques moments après, les cinq gentilshommes reprenaient joyeusement leur déjeuner avec leur nouvel ami, le comte de Taverly, à la place d'honneur.

Les hôtes de maître Cocquenpot avaient regagné tranquillement leurs places et s'entretenaient, en achevant de vider leurs verres, du combat terrible et burlesque à la fois dont les péripéties s'étaient déroulées devant leurs yeux.

Mais les plus contents de tous, c'étaient les deux héros de l'aventure, Raguibus et Carados, leurs quatre longues jambes étendues sous une petite table recouverte d'une nappe blanche, sur laquelle on avait posé successivement deux couverts, une respectable michie de pain, deux bouteilles en attendant les autres et un volumineux gigot qui sortait de la broche, tout doré et tout fumant.

III—OU IL EST PARLÉ DE MAGUELONNE, LA BELLE HÔTESSE

Pendant le combat tumultueux que nous avons raconté dans le chapitre précédent, l'attitude de Maguelonne, la *belle hôtesse*, avait été tout à fait étrange et incompréhensible.

Au lieu de montrer cet effroi craintif, cette horreur des luttes sanglantes, naturels chez une toute jeune fille, elle avait au contraire manifesté un intérêt puissant, une avidité passionnée. Les yeux grands ouverts, au regard fixe, les lèvres frémissantes, les mains crispées sur le bord de la table où elle s'appuyait, elle semblait s'enivrer du cliquetis des épées, du tournoiement rapide des pointes menaçantes, de l'éclat des voix.

Puis, au moment où Raoul de Taverly s'était brusquement interposé et avait arrêté le combat, les noirs sourcils de Maguelonne s'étaient froncés, et elle avait lancé presque un regard de colère au gentilhomme qui faisait rentrer les épées au fourreau. Mais, peu à peu son regard s'était adouci, la ligne de ses sourcils avait repris toute sa pureté et son attention s'était concentrée avec une persistance flatteuse sur le nouvel arrivant.

C'est que Raoul de Taverly était un superbe cavalier.

De haute taille, souple, gracieux sans mièvrerie, il portait fièrement une belle tête brune, gaie, franche et audacieuse. Ses lèvres, rouges comme celles d'une jeune fille, semblaient habituées à s'entr'ouvrir dans un rire joyeux, sa voix résonnait harmonieusement avec un petit accent navarrais qui donnait à sa parole, vive, pétillante, un pittoresque du meilleur effet, et ses yeux largement ouverts regardaient en face sans jamais dissimuler ni amoindrir une impression.

Il avait vingt-trois ans, une santé de fer, une force de taureau. Il respectait tout et ne craignait rien.

Les cheveux courts, sa barbe un peu longue, taillée à sa façon en dépit de la mode, ses vêtements de couleur sombre sans crevés ni rubans, son épée et sa dague à poignée de fer avec un ceinturon de bufile sans ornements ni ciselures superflues, constituaient peut-être pour un jeune homme un costume un peu sévère, mais le diable ne lui en eût pas fait changer, d'abord parce qu'il était huguenot et ensuite parce qu'il n'en avait pas d'autre. D'ailleurs sa gaieté, sa jeunesse, étaient sur son visage, dans son geste, dans sa voix, dans tout ce qui n'était pas son costume.

Il n'était pas amoureux, sans cela il eût probablement changé d'avis.

Malgré son dédain pour les ornements inutiles, Raoul de Taverly était un charmant gentilhomme, et Maguelonne en le regardant ne pouvait s'empêcher de, tout bas, le reconnaître. Puis, lorsque la querelle apaisée, les jeunes gens, avec leur nouvel ami, eurent repris place autour de la table un instant abandonnée, la jeune fille écouta les voix joyeuses, les éclats de rire, le choc des verres et, pour la première fois de sa vie, elle demeura rêveuse. Longtemps elle fut immobile, assise devant la fenêtre, les yeux à demi fermés, perdus dans une vague rêverie, regardant sans rien voir sur la route poussiéreuse.

Étonné de ce silence et de cette immobilité, maître Annibal Cocquenpot, habitué à voir sa Maguelonne vive, joyeuse, sans préoccupation, sans souci, lançant à plein gosier mille chansons folles et faisant résonner l'auberge de son rire argentin, maître Cocquenpot s'approcha doucement par derrière et se haussant sur la pointe des pieds pour se pencher au-dessus d'elle, il mit un bon gros baiser sur son front en s'écriant :

—Eh bien ! fillette, à quoi penses-tu donc ?

Maguelonne tressaillit, se leva d'un bond et toute rouge :